

Homélie de la veillée pascale 2008

Cathédrale St Pierre- 22 mars 2008

Mgr Albert Rouet

Evangile selon saint Matthieu 28, 1-10

Nous pourrions garder mémoire de cette Pâques, un 23 mars ! Ce n'était pas arrivé depuis fort longtemps. Les conditions atmosphériques ont marqué la liturgie, ce qui n'est peut-être pas sans signification. Dans cette pluie, ce vent, cette bourrasque, nous étions, comme tant d'autres, au dehors. Comme le peuple de Dieu dans la nuit. Nous sommes entrés dans cette cathédrale en pleine obscurité où l'on n'entendait que le pas pressé de gens souhaitant se mettre à l'abri et trouver leur chaise. Même le grand orgue ne nous a pas fait la joie de nous accueillir. Il n'y avait, pour nous guider que la flamme du Cierge pascal, qui depuis des siècles guide les baptisés. Lumière si ténue que la liturgie n'arrive pas à nous faire croire qu'à elle seule elle éclairerait la grandeur de la cathédrale. Après le rappel fondateur de notre baptême, nous avions à la main le cierge qui nous fut remis lorsque ce sacrement nous fut conféré.

Nous nous sommes retrouvés plongés dans le noir, expérience rare à notre époque, dans une cathédrale inhospitalière. Nous étions contraints d'entendre, incapables de lire, et par conséquent incapables de voir et de participer au chant. Contraints au silence, nous étions en attente. Voilà que du fond de la cathédrale, de très loin, alors que manifestement la chaleur ne venait pas, une lumière s'est rapprochée, nous disant à sa manière, ce qui fut et est encore la prière d'Israël, « *Ecoute* ». Ecoute dans le froid et l'obscurité, écoute dans l'étonnement de cette attente, une voix qui vient. Que nous dit-elle ? Une chose, cinq fois répétée : l'ouverture de Dieu, le fait même que le visage de Dieu n'est pas possession et fermeture, mais qu'il a déjà les bras ouverts.

Dieu pose devant lui, par sa Parole, dans un dialogue qui attend une réponse, le monde que nous habitons et qu'il nous confie. Dieu ouvre ses bras à un peuple d'esclaves, plus fragile encore que la flamme vacillante du Cierge pascal, qu'il fait naître comme à travers des eaux maternelles. Son peuple fuyant en un Noël anticipé. Un Dieu qui s'ouvre pour parler à son épouse infidèle, déportée, idolâtre, mais qu'il aime. Il l'aime d'un amour que rien ne peut rompre, comme Isaïe nous l'a fait entendre dans son cantique. La lumière se rapprochait progressivement, décrivant le visage de ce Dieu pressé de nous tendre les bras pour que nous puissions l'accueillir. Un Dieu qui, simplement ne s'adresse pas à l'extérieur de l'homme, par des rites obligatoires, par un pointillisme rubriciste où se meurt l'esprit de croire, mais un Dieu qui parle au cœur : « *Heureux es-tu Israël car Dieu t'a fait savoir ce qui lui plait* ». Qu'est-ce qui plait à Dieu, sinon d'être son enfant, de lui répondre dans un esprit filial comme le dit l'oraison ? Ce Dieu qui lentement, pour ne pas être confondu avec d'autres idoles, se révèle sous ce mot que le Fils nous apprend : « *Père* ». Un Dieu d'ouverture et de dialogue.

*
* *

Nous avons de nouveau fait silence, parce que l'ouverture a laissé tomber ses bras, quand le Verbe descendit de croix et que le silence de la tombe vint se fermer sur Lui. Comme les messagères de l'évangile dont parle saint Marc, nous nous sommes relevés, comme des veilleurs, pour mieux tendre l'oreille et entendre la voix du carillon. En pleine nuit, il nous réveille, il avive notre attention. Comme

ses femmes courant du tombeau, tremblantes et incapables de dire ce qui leur était arrivé. Elles n'osaient même pas dire le message qui leur avait été confié, comme si, dans l'ultime moment, la parole vive allait rechuter dans la frayeur de femmes incapables de saisir ce qui les avait tant remuées dans le matin de Pâques. C'est là, comme dans la nuit de Noël, que le chant a surgi, d'un coup : « *Gloire à Dieu !* ». Gloire à ce Dieu qui se donne, à ce Dieu qui ouvre les bras : « *Paix sur terre aux hommes qu'il aime* ». Son alliance se trouve alors redite, proclamée. Plus rien ne peut l'arrêter. Ni le silence des femmes, ni la pierre du tombeau, ni la nuit, ni le froid, ni les ténèbres, pas même le péché. Dieu d'ouverture et de dialogue.

Vous comprenez bien que, nous qui croyons en ce visage de Dieu, nous ne pouvons être qu'une Eglise d'ouverture et de dialogue. Il faut que notre Eglise montre, par sa vie, son attitude, par les choix qu'elle fait, Dieu tel qu'il s'est montré à nous et que nous venons de redécouvrir dans cette nuit pascale. Dieu qui nous parle, qui vient nous chercher, qui nous attend sans jamais désespérer de nous. Malgré nos lourdeurs et nos fautes, nos oublis et nos lassitudes, nous pouvons, à l'image des trois catéchumènes dans un instant, nous incliner, pécheurs repentants et balbutier : « *Père, je ne mérite pas d'être appelé ton fils* ». Lui, ouvrant ses bras, nous embrassera dans la joie d'accueillir un fils qui revient.

Homélie de la veillée pascale 2008

Cathédrale St Pierre- 22 mars 2008

Mgr Albert Rouet

Evangile selon saint Matthieu 28, 1-10

Nous pourrions garder mémoire de cette Pâques, un 23 mars ! Ce n'était pas arrivé depuis fort longtemps. Les conditions atmosphériques ont marqué la liturgie, ce qui n'est peut-être pas sans signification. Dans cette pluie, ce vent, cette bourrasque, nous étions, comme tant d'autres, au dehors. Comme le peuple de Dieu dans la nuit. Nous sommes entrés dans cette cathédrale en pleine obscurité où l'on n'entendait que le pas pressé de gens souhaitant se mettre à l'abri et trouver leur chaise. Même le grand orgue ne nous a pas fait la joie de nous accueillir. Il n'y avait, pour nous guider que la flamme du Cierge pascal, qui depuis des siècles guide les baptisés. Lumière si ténue que la liturgie n'arrive pas à nous faire croire qu'à elle seule elle éclairerait la grandeur de la cathédrale. Après le rappel fondateur de notre baptême, nous avions à la main le cierge qui nous fut remis lorsque ce sacrement nous fut conféré.

Nous nous sommes retrouvés plongés dans le noir, expérience rare à notre époque, dans une cathédrale inhospitalière. Nous étions contraints d'entendre, incapables de lire, et par conséquent incapables de voir et de participer au chant. Contraints au silence, nous étions en attente. Voilà que du fond de la cathédrale, de très loin, alors que manifestement la chaleur ne venait pas, une lumière s'est rapprochée, nous disant à sa manière, ce qui fut et est encore la prière d'Israël, « *Ecoute* ». Ecoute dans le froid et l'obscurité, écoute dans l'étonnement de cette attente, une voix qui vient. Que nous dit-elle ? Une chose, cinq fois répétée : l'ouverture de Dieu, le fait même que le visage de Dieu n'est pas possession et fermeture, mais qu'il a déjà les bras ouverts.

Dieu pose devant lui, par sa Parole, dans un dialogue qui attend une réponse, le monde que nous habitons et qu'il nous confie. Dieu ouvre ses bras à un peuple d'esclaves, plus fragile encore que la flamme vacillante du Cierge pascal, qu'il fait naître comme à travers des eaux maternelles. Son peuple fuyant en un Noël anticipé. Un Dieu qui s'ouvre pour parler à son épouse infidèle, déportée, idolâtre, mais qu'il aime. Il l'aime d'un amour que rien ne peut rompre, comme Isaïe nous l'a fait entendre dans son cantique. La lumière se rapprochait progressivement, décrivant le visage de ce Dieu pressé de nous tendre les bras pour que nous puissions l'accueillir. Un Dieu qui, simplement ne s'adresse pas à l'extérieur de l'homme, par des rites obligatoires, par un pointillisme rubriciste où se meurt l'esprit de croire, mais un Dieu qui parle au cœur : « *Heureux es-tu Israël car Dieu t'a fait savoir ce qui lui plait* ». Qu'est-ce qui plait à Dieu, sinon d'être son enfant, de lui répondre dans un esprit filial comme le dit l'oraison ? Ce Dieu qui lentement, pour ne pas être confondu avec d'autres idoles, se révèle sous ce mot que le Fils nous apprend : « *Père* ». Un Dieu d'ouverture et de dialogue.

*
* *

Nous avons de nouveau fait silence, parce que l'ouverture a laissé tomber ses bras, quand le Verbe descendit de croix et que le silence de la tombe vint se fermer sur Lui. Comme les messagères de l'évangile dont parle saint Marc, nous nous sommes relevés, comme des veilleurs, pour mieux tendre l'oreille et entendre la voix du carillon. En pleine nuit, il nous réveille, il avive notre attention. Comme

ses femmes courant du tombeau, tremblantes et incapables de dire ce qui leur était arrivé. Elles n'osaient même pas dire le message qui leur avait été confié, comme si, dans l'ultime moment, la parole vive allait rechuter dans la frayeur de femmes incapables de saisir ce qui les avait tant remuées dans le matin de Pâques. C'est là, comme dans la nuit de Noël, que le chant a surgi, d'un coup : « *Gloire à Dieu !* ». Gloire à ce Dieu qui se donne, à ce Dieu qui ouvre les bras : « *Paix sur terre aux hommes qu'il aime* ». Son alliance se trouve alors redite, proclamée. Plus rien ne peut l'arrêter. Ni le silence des femmes, ni la pierre du tombeau, ni la nuit, ni le froid, ni les ténèbres, pas même le péché. Dieu d'ouverture et de dialogue.

Vous comprenez bien que, nous qui croyons en ce visage de Dieu, nous ne pouvons être qu'une Eglise d'ouverture et de dialogue. Il faut que notre Eglise montre, par sa vie, son attitude, par les choix qu'elle fait, Dieu tel qu'il s'est montré à nous et que nous venons de redécouvrir dans cette nuit pascale. Dieu qui nous parle, qui vient nous chercher, qui nous attend sans jamais désespérer de nous. Malgré nos lourdeurs et nos fautes, nos oublis et nos lassitudes, nous pouvons, à l'image des trois catéchumènes dans un instant, nous incliner, pécheurs repentants et balbutier : « *Père, je ne mérite pas d'être appelé ton fils* ». Lui, ouvrant ses bras, nous embrassera dans la joie d'accueillir un fils qui revient.